

ABONNEMENT.

Un an... 30 fr.
Six mois... 18
Trois mois... 8

Poste:

Un an... 35 fr.
Six mois... 18
Trois mois... 10

On s'abonne:

A SAUMUR, chez tous les Libraires;
A PARIS, chez DONGRELL et BULLIER, Place de la Bourse, 33;

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERIONS.

Annonces, la ligne... 40 c.
Réclames... 30
Faits divers... 75

RÉSERVES SONT FAITES
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas;

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.
Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne:

A PARIS, chez M. BAYAS-LAFFITE & Co, Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

27 Juin 1881.

Chronique générale.

La Chambre des députés a voté les budgets des dépenses (1re section) de l'intérieur, de l'Algérie, des cultes, de la justice et des postes et télégraphes. Dans cinq ou six séances, la Chambre aura terminé l'examen du budget des dépenses des autres ministères. Il lui restera à discuter le budget des recettes, et à ce propos la question des dégrèvements, ce qui prendra trois ou quatre séances. La Chambre pourrait donc avoir terminé le budget vers les 4 ou 5 juillet. Mais il faut prévoir que cette discussion sera interrompue par plusieurs interpellations ou par des projets imprévus. On ne peut donc pas compter que le budget pourra être renvoyé au Sénat avant le 10 juillet prochain. Si l'on pouvait s'en tenir là, les Chambres pourraient se séparer à cette date; mais nous croyons savoir que le gouvernement tient absolument à ce que le budget soit voté par le Sénat, comme par la Chambre, avant les élections générales.

Le gouvernement fait valoir que, d'une part, si le budget n'était voté par le Sénat qu'en hiver, il pourrait arriver qu'il fût renvoyé à la Chambre par suite de modifications et que ce ne serait plus la même Assemblée qui serait là pour le retoucher, que la nouvelle devrait nommer une nouvelle commission du budget et qu'outre l'inconvénient de fait qui résulterait de là, il y aurait une sorte d'objection constitutionnelle à ce qu'on procédât ainsi. La Chambre nouvelle serait, en effet, saisie du budget pour la première fois et le Sénat l'aurait examiné avant elle. C'est pour ces deux raisons que le gouvernement demandera le vote immédiat du budget par le Sénat. Mais, en supposant toute la diligence possible, il faudra bien un peu de respect qu'on ait pour le Sénat —

laisser à la commission sénatoriale des finances et au Sénat lui-même le temps d'examiner et de discuter.

Il est donc à craindre que la session ne puisse être close avant la première semaine d'août.

« Mort aux Français! à bas les lâches! »

Tels sont les cris proférés par la population italienne à Turin, à Naples, dans toutes les villes où se produisent des manifestations devant nos consulats.

Un député, le célèbre Petrucci della Gattina, a lancé, en pleine séance, un appel « aux canons! »

Il est impossible, aujourd'hui, de se méprendre sur les sentiments de l'Italie à notre égard.

Nous avons déjà parlé de la dernière séance où le cabinet italien a été interpellé; nous avons été fatalement incomplets, parce que nous n'avions sous les yeux qu'une dépêche succincte de l'Agence Havas.

Aujourd'hui des renseignements nous arrivent qui nous permettent de juger l'état de l'opinion.

Il est manifeste que la majorité de la Chambre est avec les tapageurs qui font des démonstrations contre nous.

Quand le ministre des affaires étrangères a parlé des bons rapports que l'Italie devait conserver avec la France, la Chambre a ri.

Quand il a parlé des questions économiques qui avaient motivé l'expédition de Tunisie, la Chambre a murmuré. Quand il a ajouté que l'Europe entière le jugeait ainsi, la Chambre a poussé une huée formidable!

En somme, il n'y a que le ministre qui a gardé un peu son sang-froid et exprimé le désir de maintenir de bonnes relations.

On sait pourquoi. Le 4er juillet, le cours forcé du papier doit prendre fin, et il est urgent que l'émission de l'emprunt se fasse au plus tôt.

Mais la Chambre, cédant à ses passions, n'entrera pas dans toutes ces considérations. Le député Billia a déclaré qu'il n'était nullement satisfait; M. Nicotera a crié que le ministère n'avait nullement répondu aux ques-

tions posées; et tout le monde s'est séparé assez mécontent.

Voilà où en est aujourd'hui cette Italie que nos républicains ont tant vantée et tant aimée, et pour laquelle l'Empire a fait la campagne de 1859. Aussi nous remarquons que la République française et autres feuilles opportunistes ne disent rien de tout ce qui se passe dans la Péninsule.

Le gouvernement, ému des plaintes qui lui sont adressées par les radicaux de province, au sujet des processions de la Fête-Dieu, se propose de prendre, pour l'année prochaine, des mesures de rigueur qui interdiront les processions extérieures du culte catholique dans toutes les communes de France.

M. Constans s'est très-obligamment chargé de présenter un projet de loi dans ce sens.

Ce ne sera plus l'autorité municipale qui prendra un arrêté d'interdiction, ce sera le préfet qui interdira les processions dans toutes les communes de son département.

Reste à savoir si M. Constans sera ministre de l'intérieur et des cultes l'an prochain.

Aussitôt que la discussion du budget sera terminée à la Chambre, dit le Télégraphe, le conseil des ministres délibérera pour fixer la date des élections.

Les étudiants de Gènes viennent d'adresser aux étudiants de Paris une dépêche dans laquelle ils les invitent, au nom des sentiments de fraternité réciproquement échangés, à protester contre les rixes de Marseille.

On écrit de Limoges, au sujet de la révolte qui a éclaté au lycée de cette ville:

« La révolte n'a pas éclaté inopinément. Depuis plusieurs jours, la fermentation de ces jeunes têtes était très-grande. Les pions,

ne se sentant pas en sûreté, s'étaient procuré des casse-tête américains: les élèves le savaient, et, pour se moquer d'eux, ils leur avaient offert des pistolets de 0,20 avec deux boîtes d'amorces pour chacun.

» Samedi, tous les élèves du grand quartier sont allés ensemble chez le proviseur où se trouvait le bonhomme Lemas. Celui-ci suggéra aux mutins une idée tout-à-fait à la mode républicaine: il leur proposa l'élection de délégués avec lesquels l'autorité discuterait les réclamations faites. Séance tenante, on procéda à l'élection, et les jeunes députés posèrent aussitôt leur ultimatum: Renvoi de certains pions, rappel des élèves précédemment expulsés.

» Après avoir reçu cette sommation, le proviseur se présente aux élèves pour parlementer. « Les camarades délégués », dit le proviseur... les citoyens délégués, crient les élèves; dites: citoyens délégués. « Les citoyens délégués, reprend le malheureux, ont exigé des choses impossibles; la France entière se moquerait de moi, si j'acceptais ces conditions. » Puis vint la scène d'attendrissement et de larmes. Les élèves rentrèrent dans leur quartier, où ils brisèrent tout ce qu'ils purent briser.

» Dimanche, tous les élèves montèrent au dortoir, malgré les surveillants; après avoir exigé leurs costumes et s'être habillés, ils se dirigèrent vers la porte pour sortir. Là, ils trouvèrent la porte fermée, et le bonhomme Lemas, inspecteur d'Académie, qui les harangua; à la suite du discours de l'inspecteur et en présence de la porte fermée, les insurgés rentrent pour finir de briser dans leur quartier ce qui avait échappé à leur dévastation de la veille.

» Le recteur, mandé par le télégraphe, se présente au réfectoire. Il est accueilli par un vacarme indescriptible au chant de: « Ah! ah! le voilà, Nicolas! Ah! ah! ah! » On devine quelle mine pitoyable avait l'escorte du recteur devant une aussi belle réception.

» Le recteur, après s'être un peu remis, essaie de prendre la chose en plaisanterie: — Eh bien, monsieur le proviseur, vos

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LE

FILS DU GARDE-CHASSE

(Suite.)

Quand l'occasion s'en présenta, je lui demandai des nouvelles de sa fille; il parut surpris, mais comprit que mon intérêt était sincère et me répondit que la situation était toujours la même.

« Un voyage dans le Midi la sauverait, lui dis-je, la sauverait infailliblement; je puis vous procurer le moyen de le lui faire faire. Allez à l'adresse que je vous indiquerai; vous présenterez un mot de moi et l'on vous remettra la somme dont vous avez besoin. Quand il s'agit du salut de sa fille, un père ne saurait refuser.

Un éclat de joie brilla dans ses yeux, mais s'éteignit après un instant de réflexion.

« Je vous remercie, répondit-il avec un accent de triste découragement, mais il m'est impossible d'accepter; il nous est défendu de rien recevoir des prisonniers.

« On ne la saura pas.

« Mais, moi, je le saurai.

Cette réponse me frappa; dans sa simplicité elle indiquait une loyauté, une élévation de sentiments

d'autant plus méritoires qu'il s'agissait d'un sacrifice plus douloureux à faire à la conscience; je m'étais permis de le mépriser!

Je suivis d'un regard respectueux cet humble soldat du devoir qui reprenait sa promenade monotone.

Palot qui travaillait à mes côtés n'avait rien vu, rien entendu; j'allais lui communiquer mon impression d'admiration, lorsque je le vis chanceler, le burin s'échappa de sa main et je n'eus que le temps de le recevoir dans mes bras; on le porta à l'infirmerie où il fallut le mettre au lit comme un enfant, tant ses forces étaient épuisées.

J'avais le cœur serré, car je prévoyais qu'il ne nous reviendrait plus; les jours suivants, je portai souvent mes regards attristés vers les fenêtres du bâtiment où s'éteignait mon ami; les nouvelles les plus inquiétantes nous arrivaient.

On vint me chercher pour me conduire auprès de lui; avant de mourir, il avait sollicité la faveur de me voir.

En entrant, je me croisai avec l'aumônier qui sortait tout ému de la pièce où gisait le pauvre marin.

Je le trouvais encore bien changé depuis que je ne l'avais vu; le sang ne semblait plus circuler sous sa peau diaphane et collée aux os.

La vie s'était réfugiée dans ses yeux qui exprimaient la résignation et la sérénité; à mon aspect,

sa figure s'éclaira d'un doux sourire: il était heureux de me voir, car il m'aimait d'une amitié profonde; il m'aimait pour le bien qu'il avait reçu de moi, et plus encore peut-être pour celui qu'il m'avait fait.

Nous causâmes quelque temps; sa voix était si faible qu'elle parvenait à peine à mes oreilles, mais elle avait une intonation d'un charme inexprimable; je n'ai jamais vu personne faire à la mort si bon visage; il y avait sur ses traits le rayonnement des hautes pensées.

Il me parla de moi, de nos compagnons, de la mission qu'il m'avait confiée.

Puis il invoqua le souvenir de son village, de ceux qu'il avait perdus, de ses belles grèves, du petit cimetière où il aurait aimé à reposer à l'ombre des cyprès.

Sa voix était très-fatiguée; on interrompit notre entretien; je le quittai profondément attendri; j'étais triste, mais à ma tristesse se joignait la consolation que laisse le spectacle de la mort acceptée courageusement; je ne sais rien de plus propre à élever le cœur de l'homme.

Je ne devais plus le revoir; le lendemain, la cloche de la chapelle sonnait le glas des morts nous annonça que Palot avait cessé de souffrir.

Il y eut dans toute la prison une émotion vraie, même parmi ceux qui affectaient la plus grande insensibilité; ce n'était pas seulement la

majesté de la mort qui s'imposait, c'était aussi un hommage à l'humble compagnon qui avait été purifié par les épreuves et ne s'était jamais laissé abattre par elles.

Sa perte me laissait un grand vide, mais son souvenir me restait avec de féconds enseignements.

J'avais appris par lui à comprendre la grande loi de l'expiation qui veut que nos défauts et nos vices reçoivent leur salaire aussi bien que nos vertus.

Les criminels auraient une part trop belle si, en obéissant aux tentations coupables, ils ne contractaient pas une dette qu'il faut payer un peu plus tôt, un peu plus tard, sous une forme ou sous une autre; ceux qui parviennent à tromper la vigilance de la justice n'échappent pas à la règle, eux aussi soldent leur compte.

Les criminels qui subissent l'arrêt qu'ils ont mérité ne sont pas toujours les plus à plaindre, surtout s'ils courbent la tête sous la condamnation qui les a frappés, s'ils acceptent leur peine comme le règlement d'une dette imprescriptible.

Je me livrais avec ardeur au travail, car je savais qu'il n'y a pas de remède plus sûr contre la tristesse et le découragement; je lui dois mes plus douces consolations, mais il y avait une pensée que je ne pouvais éloigner, c'était celle de mon père.

Les souvenirs de mon berceau m'étaient revenus

élèves ont toujours bon appétit? — Mais oui, monsieur le recteur, cette effervescence ne leur enlève pas l'appétit. — Très-bien! Quel est le second plat, monsieur le proviseur, je vois le premier plat, mais que va-t-on leur apporter? — De la salade. — Ah! de la salade! c'est bien. — A ce moment, les garçons entrent portant le second plat, qu'ils déposent sur la table. Mais le second plat se trouvait être une omelette au rhum. A la vue de l'omelette, le recteur se prend d'une belle colère contre l'infortuné proviseur: — Comment, monsieur le proviseur, vous ne savez pas quel est le menu du repas de vos élèves? Vous devez tout savoir!

» Eh bien, ce coup de l'omelette a sauvé la situation. Les élèves sont tous partis d'un rire fou: le rire les a en partie désarmés.

» Nous avons raconté hier que, mandés les uns après les autres dans le cabinet du proviseur, les insurgés avaient fait leur soumission; mais ils n'ont voulu promettre obéissance qu'autant que le recteur, de son côté, leur promettrait de ne leur jouer aucun mauvais tour à l'époque des vacances. »

La France a une façon de régler la question des processions tout-à-fait commode et libérale:

« Du moment, dit-elle, où la majorité choisit pour ses élus des citoyens opposés aux processions, il n'y a qu'à s'incliner. Le suffrage universel est le maître. S'il lui plaît de regarder sur la voie publique des promenades catholiques, qu'il nomme des représentants professant cette manière de voir. S'il ne le fait pas, s'il désigne, au contraire, avec soin des républicains hostiles aux excursions hors de l'église, de quel droit et en vertu de quel titre peut-on protester? »

Mais au nom du bon sens et des principes de liberté et d'égalité. Pourquoi les processions catholiques seraient-elles moins libres que les processions libre-penseuses, les cavalcades, etc.?

Le suffrage universel, dites-vous, est le maître de décréter tout ce qu'il lui plaît. Mais c'est la pure tyrannie démagogique, cela, et l'on a toujours le droit de protester contre la tyrannie.

L'occupation française en Tunisie. — On lit dans une dépêche adressée de Tunis au Daily News qu'il a été décidé qu'on laisserait en Tunisie 45,000 hommes de troupes françaises qui seraient répartis en deux corps, l'un sous les ordres du général Maurand, qui aura son quartier général à Manouba, l'autre sous les ordres du général Caillot, qui aura son quartier général près de Tabarka.

ALGÉRIE.

La situation, en Algérie, devient d'une extrême gravité.

L'Agence Havas a reçu de Saïda, par la poste, les détails rétrospectifs suivants sur le passage de Bou-Amena à travers les exploitations d'alfa situées au sud de cette ville:

Saïda, 15 juin.

Une trentaine de prisonniers faits aux en-

virons de Saïda par les chasseurs d'Afrique et les goumiers ont été amenés ce matin à Saïda. Toute la population vient les voir à la redoute.

Des Espagnols, hommes, femmes et enfants, arrivent à chaque instant des chantiers d'alfa saccagés.

La Compagnie franco-algérienne et le directeur de l'exploitation de l'alfa organisent de nombreux trains qui ramènent ces malheureux. Le directeur de l'exploitation de l'alfa, qui est en même temps le maire de Saïda, fait donner à tous des vivres et des vêtements. Une souscription est ouverte et les habitants répondent avec empressement à l'appel fait à leur charité.

6 heures, soir.

Le général Cerez, commandant la division d'Oran, vient d'arriver. Sur son passage, les femmes espagnoles poussent des lamentations.

Saïda, 18 juin.

On assure que le caravansérail d'El May a été incendié.

Aujourd'hui sont rentrés les chasseurs d'Afrique avec les citoyens de bonne volonté qui étaient partis il y a quatre jours pour recueillir les victimes échappées au pillage des chantiers Campillo. Ils n'ont ramené que deux personnes. Toutes celles qui manquent sont mortes de faim et de chaleur, si elles n'ont pas été massacrées. On en a enterré 90, dont plusieurs avaient subi d'atroces mutilations.

Dans la razzia opérée par Bou-Amena chez les Harrars, le 10, il a capturé un des fils de l'agha de Saïda-Maddour-ould-Adda, qui se trouvait chez des parents de sa mère, cet enfant de dix ans n'a pas reparu.

Tous les chantiers d'alfa situés entre Saïda-Doya et Bel-Abbès sont abandonnés, tous les affaires se sont sauvés précipitamment en abandonnant tout.

Les Flittas (territoire civil situé dans l'arrondissement de Mostaganem) ont reçu des émissaires de Bou-Amena qui venaient les engager à la révolte. Toutefois, ils n'ont pas bougé jusqu'à présent.

Le général Détrie doit revenir après-demain, 21, à Kralfallah pour se ravitailler. Le général Cerez va partir enfin pour se mettre à la tête d'une colonne. Il ne s'est pas montré dans Saïda depuis son arrivée.

C'est à une heure et demie de marche de Saïda que Bou-Amena a exécuté sa razzia chez les Hassassnas. Les troupes annoncées pour aujourd'hui ne sont pas arrivées; la population recommence à manifester des craintes.

Le secrétaire du consul d'Espagne d'Oran est ici; il s'occupe du rapatriement des Espagnols qu'il dirige sur Oran, d'où ils se rendront en Espagne.

Toutes les tribus autour de Géryville sont soulevées; on parle d'une sortie faite par le commandant supérieur Fossoyeux, qui aurait infligé des pertes sérieuses aux insurgés.

Chez un seul commerçant de Kralfallah, lors du pillage, les dissidents ont emporté mille balles de farine, sans compter les autres denrées; ils regorgent de troupeaux, de vivres et de grains de toutes sortes.

avant que Palot m'entretint de la plage lointaine où il avait reçu les premières caresses de sa mère, mais ils avaient pris à son contact une force toute nouvelle.

Je me laissais aller, sans le combattre, au sentiment de la famille, il me faisait du bien.

Heureux qui peut, en reportant sa pensée vers le foyer natal, y retrouver ces précieux titres de noblesse qui consistent dans les traditions d'honneur pieusement transmis de père en fils; c'est un ancre de salut, un point d'appui plus puissant qu'on ne saurait dire.

Au milieu de nos écarts, il nous aide à remonter le courant, à regagner le rivage que nous n'aurions pas dû quitter.

Cet inestimable héritage, je l'avais eu et n'avais pas su en faire cas, je l'avais gaspillé comme un prodigue qui ne connaît pas la valeur des trésors qu'il jette à tous les vents.

L'image de ma mère, triste et désolée, mais indulgente encore dans sa douleur, passait et repassait devant mes yeux. Il me semblait l'entendre me dire de cette voix douce qui m'avait bercé enfant:

— Dieu et les mères pardonnent facilement; tu t'es purifié dans la souffrance, tu as expié tes erreurs, tu as racheté tes fautes, rien n'est encore perdu.

Puis je me figurais voir mon père, moins accablé

ble à l'indulgence et aux douces émotions; il avait des accents graves et sévères:

— Que t'avais-je donc fait, pour que tu soilles un nom qui a toujours été honnêtement porté par moi? Quels titres avais-tu donc à ces ambitions orgueilleuses qui t'ont perdu? Ta vie avait-elle été plus utile que la mienne, pour que la part dont je m'étais contenté ne satisfît pas l'avidité de tes convoitises? Par toi, ma vie a été empoisonnée; par toi, j'ai perdu le droit de regarder les gens en face comme il convient à ceux qu'un mot blessant ne saurait atteindre. La place qui me faisait vivre m'a été enlevée, tu le sais et tu sais aussi par quelles raisons. J'ai dû dire adieu au pays où j'étais né, où je comptais mourir. T'es-tu informé du sort de ton père; as-tu cherché à savoir par quelles vicissitudes il avait passé? Tu as cru, peut-être, en écartant mon souvenir, échapper aux remords; mais ne l'espère pas, ils viendront t'assaillir, ils te poursuivront sans relâche, et tu comprendras de quel poids pèse sur la tête d'un fils la malédiction paternelle. La loi t'a condamné, tu paies entre les murs d'une prison ta dette envers la société, mais ta dette envers ton père, dis, l'as-tu payée?

La pensée qu'il était mort peut-être sans revenir sur cet arrêt me glaçait de terreur, mais un secret pressentiment me disait qu'il vivait encore et que je pourrais implorer son pardon.

J'aspirais à ce moment; toutefois la réflexion

BULLETIN DE L'EXTÉRIEUR.

Il y a des choses que tout le monde sait, que chacun se répète à demi-voix et que l'on hésite à dire tout haut. J'appellerai aujourd'hui l'attention de mes lecteurs sur un de ces secrets de polichinelle, déjà trahis par vingt enfants terribles de la presse française ou étrangère.

Au cours de l'enquête parlementaire qui suivit nos désastres de 1870-71, un officier dont le nom « ne me revient pas à la mémoire » déclara que le premier péril extérieur qui menacerait notre pays surgirait en Algérie, que nos possessions africaines seraient le théâtre du premier conflit européen. Cette affirmation fit à bien des gens — à moi tout le premier, — l'effet d'un paradoxe. Je suis obligé de reconnaître aujourd'hui que l'officier dont elle émane avait la vue plus nette et plus perçante que tous ses concitoyens.

Je ne pense pas, malgré d'incontestables imprudences et en dépit de fâcheux symptômes, que la crise soit prochaine. Mais — que l'on me pardonne cette métaphore médicale — le mal est déclaré.

Les événements qui se passent à Alger, à Tunis, à Constantinople, constituent un ensemble de signes précurseurs dont on ne saurait méconnaître la gravité. Parmi ces événements, il faut distinguer ceux qui sont nécessaires et ceux qui ne sont qu'accidentels.

Le premier et le plus grave de tous, c'est le réveil, en Orient, du principe des nationalités. Ce principe est une véritable hache à double tranchant que tous les gouvernements européens ont successivement maniée, et à laquelle tous se sont successivement coupé les doigts. Au nom des principes des nationalités nous avons fait l'Italie libre; au nom du même principe, l'Allemagne a enchaîné notre Alsace et notre Lorraine. Au nom du principe des nationalités, nous avons de concert avec les puissances européennes démembré l'empire du sultan. Et c'est ce même principe, sous le nom de panislamisme, que le sultan évoque aujourd'hui contre nous. Fanfaronnade sans importance! s'écrient les officieux. Je ne suis point de cet avis; et malgré l'état déplorable dans lequel se débat l'empire ottoman, je prends au sérieux les articles du *Vakit* et du *Terdjimanni Hakika*. Ces deux feuilles, lorsqu'elles nous éclairent sur les projets panislamiques du commandeur des croyants, sont aussi dignes d'intérêt que la *République française* lorsqu'elle nous tient au courant des gestions de son patron.

Abdul Hamid, dont le caractère est destiné, si je ne me trompe, à exercer une grande influence sur les événements, est un homme très-convaincu, presque illuminé. Ce n'est point à proprement parler un homme de la *vieille Turquie*; le progrès européen ne semble pas lui être antipathique; mais il n'est pas pour cela moins hostile à certains éléments occidentaux; seulement il a transporté ses rancunes, du terrain stérile des anciennes coutumes, sur le

terrain fécond des idées religieuses. Les haines de la vieille Turquie peuvent germer, croître et porter des fruits.

Lorsque les croyances musulmanes se heurtent à la foi chrétienne, les croyances musulmanes ne peuvent supporter le choc. Aujourd'hui qu'elles se rencontrent avec l'athéisme d'Etat, au moins en ce qui concerne le conflit avec la France, l'avantage est de leur côté.

Avant d'arriver à traduire par des actes d'hostilité les doctrines panislamistes dont il est imbu, le sultan commence par vouloir faire la guerre des journaux et des brochures; il prêche la guerre sainte comme les sociétés bibliques prêchent l'Évangile.

Nous savons qu'il compte envoyer incessamment dans la Tripolitaine les quarante mille hommes devenus disponibles par suite de l'apaisement du différend Turco-Grec. Les journaux de Constantinople ne manquent point de dire tout haut que ces quarante mille hommes sont destinés à brayer les infidèles qui ont mis la main sur la Tunisie et occupent depuis trop longtemps la régence d'Alger.

Nous donnons acte au padischa et à son peuple des bons sentiments qu'ils professent à notre égard. Devons-nous supposer qu'ils mettront à exécution leurs projets belliqueux? Immédiatement, non; dans l'avenir, c'est probable.

Si l'Angleterre, la Turquie et l'Italie ne sont point accordées jusqu'à présent en vue d'une action commune, ce n'est point de leur faute. La Turquie lui manque une armée suffisante pour agir seule; à l'Italie manque de l'argent qu'elle compte emprunter chez nous; à l'Angleterre il manque un ministère plus solide et plus sûr de lui que le cabinet Gladstone.

Mais il est constaté que la Turquie ne nous pardonnera pas ce protectorat de Tunisie et que l'Italie et l'Angleterre ne nous pardonnera pas davantage. Il y a donc toute espèce de chances pour que le concert retardé par les événements s'établisse, à un moment donné, entre les trois puissances intéressées.

L'Italie, il n'y a pas à se le dissimuler, est poussée par sa jalousie, par ses tendances irrédentistes (peut-être aussi par quelques-uns de nos voisins), à nous faire la guerre à un moment donné. L'Angleterre continue malgré les variations de sa politique à être la tutrice née des intérêts musulmans. Elle avait jadis à se faire pardonner sa domination dans l'Inde, elle a aujourd'hui à payer l'annexion de Chypre, sans parler d'autres annexions qu'elle pourrait exiger pour prix de son concours.

Les diplomates ottomans dont personne ne conteste la finesse savent très-bien tout cela. Ils spéculent sur cette communauté d'intérêts et attendent l'occasion tout en préparant ces événements.

Tout cela fait partie de ce que j'ai appelé les événements nécessaires: panislamisme du sultan, rancune italienne, intérêts anglais, c'est le fond de la question.

Sur ce fond se détachent les événements accidentels: l'un qui est le passé, l'affaire

Ma pensée, plus alerte et plus libre, franchissait l'enceinte; je me disais:

« Il n'est jamais trop tard, du moment qu'un souffle de vie subsiste en nous, pour racheter nos fautes et nos erreurs; le passé n'est plus à nous, mais ce que nous avons fait, mais l'avenir appartient. Si nous ne pouvons régler la marche des événements, du moins il dépend de nous de vivre en paix avec nous-mêmes, d'avoir cette tranquillité de la conscience avec laquelle on n'est jamais complètement malheureux. Les bonnes résolutions ont à elles seules le don d'exercer sur nous une heureuse influence et d'adoucir les épreuves; j'en faisais l'expérience par le calme dont je jouissais.

(1 suivre.)

LOUIS COLLAS.

Le succès de la FRANCE ILLUSTRÉE de J.-L. MALTE BRUN, publiée par l'éditeur Jules Rouff, ne se dément pas. Il semble s'accroître, au contraire, à mesure que ce grand ouvrage se fait plus connaître. Nous avons sous les yeux le 43^e fascicule, consacré au département de la Seine-et-Oise, dans lequel nous remarquons, au milieu d'un matériel fort intéressant, des gravures représentant la Mans, le château du Lude, l'École militaire de Flèche, une vue de Sablé, et, en outre, une belle carte du département avec plan du Mans.

tunisienne; l'autre qui n'est pas tout à fait le présent et dont la Turquie voudrait faire l'avenir: l'insurrection algérienne dont le *Yakim*, qui s'exprime avec une sincérité fort louable, voudrait faire l'occasion d'un mouvement général contre nous.

Il est certain que si ce beau plan réussissait nous aurions fort à faire. Quarante mille Turcs qui, en temps ordinaire, ne nous inquièteraient guère, deviendraient une force redoutable s'ils appuyaient une insurrection musulmane, si une armée italienne nous obligeait, même sans hostilité déclarée, à observer notre frontière, et si une flotte anglaise paralysait dans la Méditerranée les mouvements de nos escadres. Très-ingénieux le *Yakim*! et très-franc en même temps. S'il est vrai qu'un homme averti en valait deux, nous devons lui savoir gré de sa franchise, et nous l'en remercions sincèrement.

F. B.

Etranger.

RUSSIE. — On écrit de Saint-Petersbourg: Le compte rendu du procès relatif au meeting du Cirque Fernando a causé une pénible impression ici, et l'on a été très-surpris de l'attitude singulière du substitut et du président de la 8^e chambre correctionnelle, MM. Lasserre et Cartier. Toutes ces choses, dit-on à la cour, ne sont point faites pour resserrer les liens d'amitié entre la Russie et la France.

On lit dans le *Voltaire*:

« L'arrestation d'Hartmann, annoncée, il y a quelques jours, par le *Daily News*, est aujourd'hui démentie.

« On a confondu, paraît-il, avec Hartmann, un jeune homme qui a été arrêté le 19 juin, à Hambourg, au moment où il s'embarquait.

« Ce serait le fils d'un ambassadeur russe auprès d'une grande puissance européenne, qui aurait quitté le toit paternel à la suite d'une découverte faite par la police secrète et permettant d'établir qu'il était un des chefs les plus influents du parti nihiliste.

« Ce jeune homme aurait été livré aux autorités russes et transporté, sans jugement, en Sibérie.

Voilà une nouvelle version sur la prétendue arrestation d'Hartmann. Mais est-ce la vraie? Nous ne le savons pas encore.

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 25 juin.

On se maintient aux environs des cours d'hier. Le 5 0/0 est à 119.45, et l'amortissable ancien à 88.10. L'Italien varie de 93.60 à 93.80. On cote sur l'action de la Banque de France 5,775. La Banque de Paris est à 1,337.50. Le Crédit Foncier est en très-vives demandes à 1,770. Les ordres se portent également sur les obligations communales nouvelles 4 0/0. Le Crédit Foncier Agricole d'Algérie est à 750. Les actions de la Société des Magasins généraux de France et d'Algérie sont bien tenues à 675 et 680. Le Crédit Mobilier fait au début 768.75. Le Crédit général français est recherché à 863.75. Les résultats du premier semestre sont, dit-on, très-satisfaisants. Les actions anciennes et nouvelles du Crédit de France sont ensemble à 705 et 710. Les capitaux d'épargne s'emploient en obligations du chemin de fer d'Alais au Rhône et à la Méditerranée, à 302.50, cours d'émission. On achète aussi beaucoup d'obligations du chemin de fer de l'Est Algérien à 357.50. La Banque Nationale est très-ferme à 820. Le Crédit Foncier Maritime se traite à 620. On fait 270 sur les Bôns de l'Assurance Financière. Il y a des demandes actives sur la Banque de Prêts à l'Industrie à 610.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Saumur.

Le temps est un grand maître, il fait tout oublier, joies et peines; mais cette loi de la nature semble être suspendue pour ce qui concerne les processions. Voilà déjà trois ans que nous sommes privés de ces magnifiques cérémonies qui répondaient si bien aux aspirations générales, et le besoin en est toujours aussi impérieux. Nos édiles comptent certainement sur le temps pour en effacer le souvenir; ils doivent reconnaître qu'ils se sont étrangement trompés, et que la population de Saumur ne renie point la foi de ses ancêtres: témoins ces manifestations si calmes et si imposantes qui se renouvellent chaque année chez nous avec le même élan, la même ardeur.

Hier encore, comme dimanche dernier, toutes les paroisses de Saumur se sont réunies à l'église Saint-Pierre, à l'issue des vêpres, pour assister à un salut solennel du Saint-Sacrement; puis les fidèles se sont dirigés vers Saint-Nicolas, où un nouveau salut a été donné. Enfin, pour rendre un troisième hommage au Dieu de l'Eucharistie, cette foule pressée s'est portée en pèlerinage à Notre-Dame de la Visitation. Cette église était de beaucoup insuffisante; aussi la belle avenue si bien ombragée qui y donne accès était-elle complètement envahie. M. le curé de la paroisse, d'une voix forte et énergique, a lu la consécration de la ville au Sacré-Cœur de Jésus; et toutes les poitrines, battant à l'unisson, ont entonné le *Parce, Domine*, avec l'accent du plus vif désir de pardon. Les paroles: *Parce populo tuo*, ont été du plus saisissant effet, et, dans la rue des Capucins, des passants d'une nature assez indifférente n'ont pu cacher une certaine émotion qui les gagnait.

S'il reste quelque peu de jugement et de bonne foi à notre municipalité, elle comprendra qu'elle ne marche pas d'accord avec la majeure partie de ses administrés, et reviendra sur ce malheureux arrêté, si contraire aux sentiments et aux intérêts de tous.

Depuis trois ans, c'est 100,000 fr. de perte pour le commerce et pour la classe ouvrière de notre ville. Voilà un chiffre, certes, qui devrait donner à réfléchir. Et qu'on remarque bien que ces fêtes religieuses ne coûtaient absolument rien à la caisse municipale.

Dans sa dernière séance, le conseil supérieur des prisons a examiné la transformation des prisons départementales en prisons cellulaires.

On s'est occupé également de l'adoption du capuchon en usage dans toutes les maisons de détention de l'Europe et destiné à protéger le détenu contre les regards de ses codétenus, surtout lorsqu'il n'a commis qu'une faute légère.

Le conseil, à une forte majorité, s'est prononcé pour l'adoption: il a, en outre, discuté les cinq premiers articles du règlement d'ordre intérieur. Il continuera cette discussion dans une prochaine séance.

Le *Réveil de l'Ouest* publie la dépêche suivante de Barbentane (Bouches-du-Rhône), 23 juin:

« Le général d'Andigné est en pleine convalescence depuis lundi dernier. On espère pouvoir le transporter à Condillac la semaine prochaine, l'air vivifiant des montagnes étant recommandé par les médecins. »

LA COMÈTE DE 1881.

Enfin, nous l'avons, la fameuse comète! Depuis le 23 juin, elle est visible en France; mais il paraît qu'elle va passer sans laisser de traces. Elle ne jouera même pas un rôle assez important pour qu'on lui demande de servir de marraine au vin de 1881. Encore moins produira-t-elle des cataclysmes.

La nouvelle comète n'aura troublé et ne troublera que les observatoires. C'est une irrégulière, une indisciplinée, une vagabonde. On ne l'attendait pas dans le monde savant et on l'a mal reçue. Elle s'en moque joliment et continue à promener sa robe à traîne dans l'infini. Décidément, le sens moral du respect s'en va. Les comètes ne tenant plus compte des calculs de la science, n'est-ce pas la vraie fin du monde!

Cette comète est un retour de la magnifique comète de 1807, découverte à cette date par Pons, à Marseille. Elle possède actuellement un noyau très-brillant, entouré de diverses enveloppes d'éclats différents avec une queue s'étendant à plusieurs degrés.

La comète a été également vue dans l'Amérique du Nord, plusieurs heures après avoir été aperçue à Paris. Elle est maintenant visible toute la nuit.

Au moment où M. Bigourdon l'a observée, sa position était, à trois heures du matin, par 5 degrés 33 minutes d'ascension droite et 49 degrés de distance polaire, dans la constellation du Cocher.

Cette comète a été réobservée dans la nuit suivante à l'Observatoire. Son mouvement est très-rapide vers le pôle, à degrés 1/2 par jour. Elle se trouvait, dit le *Temps*, sur le parallèle de la belle étoile La Chèvre, suivant cette étoile de vingt minutes environ.

Depuis six mois, les journaux des Antilles: *Courrier de la Guadeloupe*, *Propagateur*

de la Martinique, etc., épuisent en prose et en vers toutes les formules de l'admiration en l'honneur d'une jeune cantatrice, M^{lle} Louisa Cauville, que Saumur a applaudie au mois de février 1877, dans une fête de charité donnée au théâtre.

Au milieu de ce concert de louanges, citons seulement quelques lignes qui nous semblent caractériser ce talent angevin:

« M^{lle} Cauville, dit le *Propagateur de la Martinique*, paraît fort timide, et cette timidité, qu'elle perdra peu à peu, nuit à son jeu; mais quelle voix! quelle étendue dans les registres, et surtout quelle pureté et quel éclat dans le timbre! Chaque note résonne comme le cristal que le marteau de l'harmonica a frappé.

« Tout est entendu, et, chose rare qui prouve bien l'excellente diction de la chanteuse, on n'entend pas seulement la note, on entend aussi le mot. M^{lle} Cauville a effacé tous les souvenirs laissés parmi nous par nos plus grandes cantatrices. Si le temps n'altère pas la beauté du visage et le fraîcheur de la voix chez cette chanteuse envoi-rante, l'avenir le plus brillant lui est réservé. »

Il y a trop d'unanimité dans les éloges des journaux les plus considérables de nos colonies pour qu'une chronique qui se pique d'être bien renseignée ne signale pas, dès aujourd'hui, ce succès américain qui demain peut-être sera un succès parisien.

BAUGE.

La procession de la Fête-Dieu a été magnifique dans cette ville. Les autorités municipales, les pompiers, les écoles communales, la musique municipale (avantageusement remplacée par celle du collège Saint-Joseph), brillaient par leur absence; mais toutes les maisons étaient décorées avec goût sur le passage du Saint-Sacrement. Une seule faisait tâche, la maison de l'école communale des filles.

Bel exemple pour les élèves de cette école! dit le *Réveil de l'Ouest*. Il est vrai que, pour faire des libre-penseuses, il n'est pas besoin d'enseigner le respect envers le Créateur de toutes choses.

BEAUPREAU.

On n'a pas perdu le souvenir des cloches de Beaupreau, condamnées par un juge de paix au non prédestiné, M. Volée, pour avoir appelé les fidèles aux prières réparatrices pendant que la République expulsait de chez eux les Trappistes de Bellefontaine. Elles ont si spirituellement plaidé leur cause, qu'elles l'ont gagnée devant le public, puis devant les juges d'appel, et dimanche elles carillonnaient joyeuses, annonçant la procession.

M. Volée, désormais illustre, leur a fait réparation. On nous écrit, non sans malice, qu'il a répondu à leur convocation de fête, et qu'on l'a vu dans la foule réunie pour rendre hommage au Saint-Sacrement. (*Union*.)

SABLÉ.

Nous avons fait pressentir que la femme Tonnelier pouvait avoir poussé à l'eau son enfant avant de s'y jeter elle-même. Le fait était malheureusement vrai. Le commissaire de police, aidé de la gendarmerie, a fait, sans résultat, sonder la rivière à la seine, et c'est au moyen d'un grappin et en cherchant près de la rive, à l'endroit où la femme Tonnelier avait été trouvée la veille, qu'on a pu accrocher les vêtements de l'enfant dont le corps a été réclamé par le père inconsolable.

On écrit de Vannes:

« Vendredi matin, à 7 heures, les élèves du collège de Saint-François-Xavier ont quitté cet établissement, en exécution de l'arrêt du conseil académique de Rennes.

« Ils se sont rendus à la gare accompagnés de leurs camarades qui habitent Vannes, et d'une foule considérable d'habitants de cette ville, qui n'a cessé de les acclamer jusqu'à leur départ par les cris répétés de: *Vivent les élèves de Vannes! Vive M. Le Clan-chez! Vive les Jésuites! Vive la liberté!* Au revoir! Au revoir! Les hommes agitaient leurs chapeaux et les femmes leurs mouchoirs, jusqu'au moment où le train a disparu. »

Publications de mariage.

Alexis-Eugène Ledien, receveur des contributions

indirectes, et Jeanne-Françoise Véron, sans profession, tous deux de Saumur.

Pierre Ory, champagniseur, et Marie-Pauline Bouchet, couturière, tous deux de Saumur.

Théodore Chesneau, représentant de commerce, et Marie Picard, couturière, tous deux de Saumur.

Louis-Eugène Montaudon, boulanger, de Saumur, et Marguerite Chevrier, lingère, d'Ambillou (Maine-et-Loire).

Théâtre de Saumur.

Direction de M. J. ROUBAUD.

MARDI 28 juin 1881.

UNE SEULE REPRÉSENTATION DONNÉE PAR

M. BARON

1^{er} comique du théâtre des Variétés de Paris, accompagné de MM. CHAMEROY, DUMESNIL, COSTE, VAUTIER, M^{mes} MÉRIANY, DEVOUX et LISE-LAUB, artistes du théâtre des Variétés de Paris.

MES BEAUX-PÈRES, comédie en 1 acte, de MM. de Najac père et fils.

M. BARON remplira le rôle de Radier, qu'il a créé à Paris.

LE LIVRE BLEU, comédie en 1 acte, de MM. Labiche et Ernest Blum.

M. BARON remplira le rôle de *Beaufrisard*.

LE KLEPHTE, comédie en 1 acte, de M. Abraham Dreyfus.

M. BARON remplira le rôle d'Antoine.

LES GIBOULÉES, comédie en 1 acte, de MM. Frevel et Naitter.

Faits divers.

Nous lisons dans l'*Armorique* de Saint-Brieuc:

« Dans notre dernier numéro, nous avons parlé d'une famille de Plédran dont les enfants sont atteints d'une si singulière maladie que les braves femmes s'imaginent se trouver en face de possédés.

« Plusieurs de nos lecteurs ont cru à un immense canard. Il n'en est rien malheureusement pour la famille M... qui est digne de toutes les sympathies, et dont on comprend le chagrin.

« Devant ces phénomènes extraordinaires la science reste confondue. Nous pourrions donner le nom et l'adresse exacte. A quoi bon, tout Plédran pourrait satisfaire la curiosité des visiteurs. Nombre de personnes de Saint-Brieuc ont pu juger par elles-mêmes de la véracité de nos dires. M. le docteur Grovallet et d'autres médecins ont étudié le cas sans pouvoir le résoudre.

« Plusieurs prêtres sont allés porter quelques consolations à cette famille éprouvée. Un représentant de l'*Indépendant* se trouvait là hier, mais il est parti huit minutes avant l'accès; car il faut dire que la possession n'est pas continue, il y a des périodes de calme.

« Nous avons pris des informations de côté et d'autre; on dit que ces accès sont surtout produits par les excitations étrangères. Au repos, ces enfants sont inoffensifs, mais si on les agace, ils prennent alors des allures sauvages. On en a vu jusqu'à quatre dansant sur le faite d'une cheminée. Une personne digne de foi a vu la grande fille (16 ans), poussée par une force surnaturelle, descendre dans un puits, se tremper dans l'eau et remonter en se tenant comme un singe. Les sept enfants font des tours de force inexplicables.

« Les périodes d'excitation, qui se produisent aussi bien de jour que de nuit, durent environ deux heures.

« En somme, voilà un curieux sujet d'études pour les savants. »

AVIS

C'est bien le mercredi 29 juin que doit arriver M. KAHN, le célèbre spécialiste qui réussit si merveilleusement à guérir les affections de la vue par le simple système de ses Verres gradués appliqués par lui. Ce n'est pas une obligation, mais un devoir de prévenir toutes les personnes qui ont la vue faible, fatiguée, louche ou malade, de ne pas la négliger.

M. KAHN recevra, à partir de mercredi 29 juin jusqu'au 2 juillet, de 10 heures à 4 heures, hôtel de la Paix, à Saumur.

NOTA. — Le système KAHN a toujours bien réussi pour les guérisons des enfants dont les yeux louchent ou tournent.

